

qui se vidaient à l'étage. Des panneaux entiers de plafond, seulement retenus par quelques lattis de bois, pendaient dans le vide. Et dire qu'il aurait suffi de cent euros pour éviter tous ces dégâts. Soudain Sandre et Kantor m'apparurent pour ce qu'ils étaient : des barbares, des cavaliers annonciateurs de petites apocalypses, faisant cuire des tranches de foie frais sous leurs selles, nourrissant leur meute avec les abats de leurs clients, écumant les chantiers les uns après les autres, pratiquant la politique de la terre brûlée, pillards de la tuile, braillards de charpentes, soudards dézingués, termites du patrimoine. Cette paire-là était bien plus dévastatrice que tous les parasites de la création. Elle s'attaquait non seulement au bois, mais aussi aux métaux, aux murs, jusqu'aux fondations qu'elle parvenait à miner d'une manière ou d'une autre. Sandre et Kantor. Deux Huns. On devrait afficher leurs photos sur tous les chantiers, à l'entrée de tous les magasins de bricolage et de location d'outils, chez les marchands de matériaux, les organismes de prêt, les promoteurs, les banques, les vétérinaires, les commissariats de police et les gendarmeries. Il fallait les baguer, surveiller chacun de leurs faits et gestes, les assigner à résidence, leur supprimer le droit d'établir des devis, d'exercer, bien sûr, d'élever des chiens et, surtout, d'écouter la radio.

Urgence

Il ne me restait plus alors qu'à accomplir le geste que font tous les naufragés du bâtiment : ouvrir les pages jaunes à la rubrique « couverture », choisir le plus gros encart commençant par « spécialiste rénovation, interventions en urgence » et attendre, en essayant de rester calme, les secours. Ils arrivèrent en début d'après-midi, le lendemain. L'évaluateur, du doux nom de Lindbergh, visita toutes les pièces, monta à l'étage, grimpa sur le toit, manipula quelques tuiles, tâta la charpente, la volige, examina le fatras de zinc, les soudures, puis me dit :

– Je suis désolé, mais il faut tout reprendre à zéro. Je ne peux même pas récupérer les plaques de zinc. Elles sont coupées n'importe comment. Je n'ai jamais vu ça de ma vie. C'est un vrai saccage.

– Et les soudures ?

– Il n'y a pas de soudures. Le zinc a été chauffé, c'est tout. Il n'a même pas été décapé. Tenez, vos ouvriers ont oublié leurs outils là-haut. Ils sont fichus. Regardez, ils sont encore pleins d'eau.

Ce n'étaient pas LEURS outils, mais les MIENS.

MA scie circulaire, MA scie sauteuse, MA tronçonneuse électrique. Kantor et Sandre avaient pris pour habitude de tout m'emprunter sans rien me demander. C'était comme l'échelle et tout le reste. Ils étaient à eux deux une véritable force d'occupation. Il leur avait suffi de quelques semaines pour réquisitionner ma maison, mes outils, mes finances, une partie de ma vie, et faire de moi une sorte de collaborateur passif.

– Je vous fais passer le devis demain en fin de matinée.

– Juste pour le toit et la zinguerie.

– J'ai compris. Juste le toit et le zinc.

– Pour la suite je verrai plus tard.

– Quand les assurances vous auront remboursé.

– C'est ça.

Le devis

Lindbergh arriva aux alentours de midi. J'eus l'impression qu'il me serra la main comme on présente ses condoléances. Il avait l'air grave et pénétré. À la façon d'un général de brigade – pieds légèrement écartés et mains croisées derrière le dos –, il se planta devant la façade qu'il parcourut d'un regard sévère.

– Ça fait mal de voir une chose pareille.

Je savais que cette mise en scène n'avait d'autre but que de me préparer au pire. Et le pire, sorti d'un petit porte-documents plastifié, tenait sur deux feuillets dactylographiés tapés serré.

– Bien sûr, comme la maison a plus de cinq ans, vous bénéficiez de la TVA à 5,5 %.

Je n'ai pas bronché, ni bougé, ni prononcé une parole. J'ai seulement replié les feuilles en quatre avant de les glisser dans ma poche.

– Je vous donne ma réponse ce soir.

– Comme vous le verrez, il y a un petit surcoût pour l'intervention d'urgence, vous comprenez, c'est normal. Je dois sortir mes gars d'un autre chantier